

Les sifflets de la nostalgie

Je n'ai jamais aimé les coucous suisses et autres carillons de nationalités diverses. Mais au fil des années, je m'étais très bien habitué à entendre chaque jour à 17h45 l'été, à 16h45 l'hiver, le sifflet à roulette des gardiens du cimetière Montparnasse. Progressivement, j'étais entré dans une sorte de familiarité avec eux alors que je ne les voyais jamais. Lorsqu'il m'arrivait, d'ailleurs rarement, de traverser le cimetière et que je rencontrais un de ces hommes à casquette (c'est ainsi que d'abord je les appelais), il restait pour moi un parfait étranger, insignifiant, un parmi d'autres. Je le regardais à peine, n'imaginai ni son sifflet ni le concert dont il me gratifiait chaque jour. Un anonyme sans consistance, voilà ce qu'il était ; qu'il veuille bien me le pardonner. Aucune question ne me venait à son sujet ; il n'éveillait en moi nulle curiosité.

Mais, progressivement au cours des années, assis dans mon bureau, au premier coup de sifflet mon imagination s'éveillait et ce siffleur commençait à prendre corps et existence. Je le voyais nettement arrondir ses joues, gonfler sa poitrine à un rythme variable au gré de sa fatigue et devenir rouge sous l'effort. Parfois je craignais qu'un bouton de sa veste ne craque. Un gardien avec un bouton d'uniforme craqué, voilà qui entame l'esthétique et la rigueur vestimentaire et fait chuter l'autorité. Ces jours-là, je me demandais même qui, le soir, le même soir forcément, allait lui recoudre ce bouton infidèle. Lui-même évidemment s'il était célibataire – une soirée fichue quoi ! – ou bien une voisine complaisante dont, pour salaire, il aurait à écouter le bavardage ininterrompu en buvant un Porto de chez Franprix. Ou alors ce serait sa femme qui ne manquerait pas de lui faire des remarques désagréables du genre : “ Fais attention Emile – car il ne pouvait s'appeler qu'Emile – un jour, à force de siffler aussi fort, ce n'est pas le bouton qui craquera mais tes poumons. Avec tout ce

que tu fumes !” Emilie (car sa femme ne pouvait s’appeler qu’Emilie) n’en ratait jamais une, toujours un reproche au coin des lèvres

. Bref Emile, tous les Emile, Emile interchangeable, prenait vie tous les soirs à 17h45 ou à 16h45. Je n’attendais jamais son coup de sifflet. Mais j’aimais qu’il me surprenne. Il me surprenait alors que, au fond, je l’attendais. Je sais, cela paraît bizarre, mais c’était ainsi. Je n’y pensais jamais dans la journée mais je savais qu’il arriverait, à l’image du point à la fin d’une phrase : on ne pense jamais à le mettre et pourtant on le met, ça va de soi, c’est dans l’ordre des choses. Mais vient-il à manquer, alors tout manque : le sens, les repères, le temps même n’est plus ponctué, c’est le cas de le dire. Grâce à Dieu, Emile était un homme fidèle et ponctuel, il était toujours au rendez-vous. J’avais un rendez-vous quotidien avec Emile. Et même si la conversation était unilatérale, je m’en portais bien.

Donc tout allait pour le mieux. Le monde tournait rond. Enfin ce petit monde-là, ce petit triangle constitué de la rue Froideveaux, de l’avenue du Maine et de la rue de la Gaîté. Pourtant une question me préoccupait : les locataires de ce triangle, de ce cimetière Montparnasse, entretenaient-ils des rapports avec les Bushie’s dead men, avec les morts du Rwanda, de Palestine, d’Israël et d’autres pays ? Emile ne m’en a jamais parlé mais peut-être cette information tombait-elle sous le coup d’un secret défense. Emile était peut-être tenu à l’écart de certaines informations secrètes. Je ne pouvais m’empêcher de penser que les morts de tous les pays devaient poursuivre des relations étroites et secrètes. J’aurais été étonné qu’ils n’échafaudent pas des stratégies défuntes, voire des plans de reconquêtes problématiques. D’ailleurs, pourquoi tous les Emile des cimetières sifflent-ils régulièrement tous les jours à la même heure ? Evidemment, nous connaissons la raison officielle : mettre les visiteurs à la porte. A l’hôpital, il y a des heures strictes de visite, pour ne pas fatiguer le malade, pour des raisons de service et autres bons motifs. Chacun doit faire son travail sans dérangement, c’est évident. Mais quel est le travail des Emile de cimetière lorsque celui-ci est vide et que les portes sont closes ? Cette question, sans réponse pour moi, ne cesse de m’intriguer. Les Emile restent-ils à leur poste ?

Quittent-ils ce curieux labyrinthe après s'être changés en quidam ? Partent-ils par une porte dérobée – peut-être un faux caveau – et longent-ils les murs comme pour s'y confondre ? Je me demandais parfois quel mal il y aurait, le soir venant, à circuler entre les tombes des gens illustres ou inconnus. Les premiers, à la faveur de l'obscurité, pourraient peut-être transmettre un savoir qui ne peut que se murmurer sans témoin, dans la solitude nocturne : des mots inconnus, des idées nouvelles pour les vivants, des images poétiques que le déroulement de l'existence quotidienne rend inaccessibles. Ils auraient sans doute été bien contents de pouvoir, enfin, parler du fond de leur tombe, puisque le grand jour les rendait muets. Les seconds se seraient contentés de raconter les petits événements de leur petite vie, leurs amours vite épuisées et sans suites par manque de temps ou par fatigue. Ils auraient pu tout aussi bien faire partager leurs plaisirs modestes auxquels on ne pense pas forcément, ou encore évoquer les petits trucs astucieux pour aménager au mieux une vie qui avait mal commencé. Mais non ! Le sifflet à roulette impératif renvoyait le visiteur sans état d'âme.

Il m'arrivait même de me demander si la consigne des Emile n'était pas d'obliger les morts invisibles à rentrer chez eux, dans leur tombe monospace ou dans leur tombeau ridicule dont le style hésite entre le néogothique et le néostalinien.

Bien sûr, il faut enterrer les morts et non les brûler. La raison n'en est pas le risque de voir les Emile en chômage ou négocier un plan social, non. Mais, des sorcières et hérétiques aux pensionnaires d'Auschwitz, n'en a-t-on pas assez brûlé et *crématorisé* ? Si je faisais brûler celle ou celui que j'ai aimé, je ne cesserais de me demander ensuite si ce n'est pas celle ou celui que j'ai aussi haï parfois. C'est pourquoi, chers Emile, je ne laisserai jamais quelqu'un dire du mal de vous. Car, dans mes jours de bonté ou de paresse, je vous vois plus en témoin qu'en gardien.

Mais au fond, peu importe tout cela. Notez toutefois qu'il s'agit de questions fondamentales. Vous écarquillez les yeux sans comprendre ? Voyons, réfléchissez ! Et résumons ces questions. Si les morts entretiennent des rapports secrets entre eux,

en admettant qu'ils aient inventé leur propre langue pour se comprendre, est-on sûr néanmoins qu'ils se comprennent sans malentendu ? Car le malentendu est inhérent au fait de parler. Parfois la haine meurtrière empêche les vivants de se parler. S'évanouit-elle avec la vie ? Serait-ce la raison d'un dialogue désormais possible ? Et puis, la mort gomme-t-elle leur différence ? Ou reste-t-on un mort musulman, islamique, juif, israélien, palestinien, kurde, tchéchène ? La question est difficile car si l'on dit qu'un mort est un mort, alors meurt-on pour rien ? Et je me dis que mort, je voudrais continuer d'être juif agnostique, sensible à ce que chacun trouve et assume dans sa singularité de sujet et de citoyen. Je voudrais continuer d'être triste de la mort de l'autre et désespéré de me sentir impuissant à contribuer à moins de barbarie et d'obscurantisme. Je voudrais encore être en colère contre les monuments et les devoirs de mémoire, à mes yeux empêcheurs de penser et invites à la récidive. Leur raison d'être est-elle de donner statut à l'horreur ?

Utopie, dites-vous, ma chère Elise ? Mais non. C'est à toi, maintenant, d'accommoder ma folie à ta propre sauce, si tant est que cela chatouille quelque peu ton œil ou ton oreille. A toi, Elise, que je ne connais pas, à toi, Noël que je connais si bien et pas encore assez, de vous saisir de ces graffitis qui sortent de mon stylo pour en faire ce que vous pourrez ou ce que bon vous semblera.

Mais je m'éloigne grandement d'Emile, si proche de moi sans qu'il le sache. Emile, au fond, je t'aime bien. Tu es mon décor (tout spectacle a son décor, fût-ce un rideau noir). Revenons donc à toi, mon ami, par un chemin un peu détourné.

Ce jour-là, monsieur V. parlait sur le divan. Il redisait ce qu'il avait déjà évoqué souvent et s'excusait presque de se répéter et de tourner en rond. Certes, il tournait en rond mais les ronds n'étaient jamais superposables, donc il ne se répétait pas. Mais comment le lui dire, et fallait-il le lui dire ? La fin de la séance approchait ; il devait être 17h40 me suggérait mon horloge interne. Et de fait, quelques minutes plus tard, j'entendis un coup de sifflet que je ne reconnus pas. Un sifflet strident,

métallique, comme un son virtuel. J'étais sidéré, désorienté. Je regardai par la fenêtre : le cimetière Montparnasse était pourtant toujours là. Je remarquai même qu'en cette fin de juillet les feuilles des arbres commençaient déjà à jaunir et je me dis que bientôt j'allais voir la pierre des tombes. Mais le sifflet métallique, strident et pour tout dire inhumain, me perçait le tympan. Emile, tu ne m'aurais pas fait ça ? pensais-je. Mais peut-être Emile était-il en congé et un jeune inexpérimenté l'aurait remplacé. Mais non, tous les Emile sifflaient de la même façon. Je prolongeai la séance plus que je n'aurais dû tellement j'étais désorienté. Mais où était donc le sifflet à roulette habituel ? Il y aurait tellement de choses à dire sur ce sifflet à roulette. Peut-être ma vie a-t-elle été ponctuée d'un sifflet à roulette.

J'attendais le lendemain avec impatience. 17h45 allait arriver. Pourtant, je n'y prêtais pas attention. J'écoutais ce que disait monsieur V. et ses paroles m'entraînaient dans une rêverie qui fut brutalement interrompue par des coups de sifflet stridents et aigus. Sans en être dérangé, monsieur V., sur le divan, continuait à me parler.

D'autres images me vinrent soudain à l'esprit : des souvenirs sans doute, mais tellement transformés. Je revoyais par exemple le chanoine Kir, alors maire de Dijon, faire la circulation au coin du Miroir, rue de la Liberté, en sifflant sans repos dans cet instrument emprunté au gardien de la paix médusé. On était bien sûr en période d'élection. Et voilà donc le sifflet à roulette promu au statut d'argument électoral. Lorsque les embouteillages étaient suffisamment inextricables, le chanoine rendait l'instrument à l'agent qui, résigné, s'efforçait de rétablir l'ordre dans la rue.

Je remarquai alors que l'homme sur le divan était en train de dire : “ Mon oncle, le frère de mon père, était chanoine et il ne cessait de siffler *L'Ave Maria* entre ses dents, en marchant, en lisant le journal, en mettant la table, en se rasant. Ça m'énervait au plus haut point et je m'étais juré de ne jamais devenir curé. ”

Tiens donc, me dis-je, c'est une bonne raison. L'homme continuait de parler quand je me mis à réentendre, comme dans une hallucination, le sifflet à roulette impératif, signalant le couvre-feu du soir, à Lyon, dès que la nuit tombait. La famille, alors, obstruait les fenêtres avec un papier bleu, éteignait les lampes, ne laissant allumée qu'une ampoule dans une alcôve afin de pouvoir se diriger dans l'appartement. Ce rituel quotidien était pour moi très angoissant et incompréhensible. Les événements ultérieurs n'ont pas tardé à donner raison à mon malaise.

“ Mon oncle, le chanoine, était toujours habillé de noir. En fait, j'avais même l'impression que le noir de sa soutane débordait sur son visage et sur ses mains. Alors pour échapper à cette sinistre vision, je l'imaginai comme une immense ampoule éclairant le monde de sa lumière de sagesse et de bonheur. ”

Quel langage, me dis-je. Le bonheur, mais il délire... Il n'y a aucun rapport entre le bonheur et le sifflet à roulette, pensai-je dans ma confusion. Quand les Allemands arrêtaient un tramway cours Tolstoï à Villeurbanne et qu'ils criaient : “ Los ! Los ! ” par-dessus leurs coups de sifflets, nous savions tous qu'ils ne nous promettaient pas le bonheur...

“ Je me demande pourquoi j'ai toujours eu horreur des gares, disait l'homme, même lorsque je partais en vacances. ”

Moi, aujourd'hui, je sais bien pourquoi pendant longtemps, j'étais saisi d'angoisse dans ces lieux de retrouvailles, certes, mais aussi de départ et de séparation. Ce n'est pas la faute du sifflet à roulette, mais celui-ci était toujours là, comme s'il fallait souligner, accentuer, dramatiser ce qui était déjà suffisamment dramatique. Le sifflet à roulette du chef de gare était comme la marque ou l'emblème d'une tension en elle-même suffisamment insupportable.

“ Plus tard j’ai refusé de revoir mon oncle le chanoine. Ça n’a pas fait plaisir à mon père mais au moins je ne l’ai plus entendu siffler *L’Ave Maria*. Remarquez, ça n’a rien résolu du tout, et même il m’arrive de l’entendre en rêve. ”

En effet, entendre et ne plus entendre n’arrangent pas forcément les choses. Souvent, j’entends en même temps avec mes oreilles et avec mes souvenirs des mots perdus dans ma temporalité. Le son qui frappe mes oreilles me fait entendre ce que j’avais oublié. Je ne saisis pas toujours le rapport entre les deux mais c’est ainsi. Pourquoi par exemple m’arrive-t-il, comme maintenant, de me rappeler le jour où, courant sans regarder pour traverser la place des Cordeliers où nous habitions, je me suis fait renverser par une bicyclette ? Rien de grave, aucun mal, ce n’était simplement qu’un manque de chance. Mais en regardant celui qui n’avait pu m’éviter, mes yeux se portèrent sur un sifflet à roulette pendant à un ceinturon ainsi qu’un képi bleu coiffant une tête stupéfaite. Alors la panique me prit, je me relevai et courus chez moi en retenant mes larmes. Elles coulèrent abondamment lorsque je fus étendu à plat ventre sur mon lit.

“ Je n’étais pas très bon en sport, continuait l’homme. Mais en quoi étais-je très bon ? Je crois que j’avais honte de mon corps trop vite poussé. Alors l’exposer, le mettre en valeur pour une performance quelconque ou pour le faire aimer d’une fille dont j’aurais bien voulu qu’elle l’aime, était un véritable cauchemar. Je croyais même que tout ce que ressentait ce maudit corps était visible par tout le monde. Dans une complicité avec mon père, le chanoine avait donc décidé, le jeudi en début d’après-midi, de m’emmener dans la cour d’une école privée pour me faire faire, à moi seul... du sport. Et tous les exercices étaient rythmés par un sifflet à roulette. ”

Je jette un coup d’œil sur le divan et me dis : tiens, il est toujours là. L’homme me demande alors : “ Comment me débarrasser de tout cela ? ” J’allais lui répondre “ se débarrasser de quoi ? ” lorsque le concert de sifflets stridents et

métalliques retentit. Très mal à l'aise, je pensais : sifflet aux sons virtuels pour des morts réels, ça ne va pas du tout. Ça n'a pas de sens, c'est absurde.

Absurde ? N'est-ce pas moi qui le suis ? Pourquoi suis-je tellement attaché à ces sifflets à roulette disparus, alors qu'ils ne me rappellent pas que de bons souvenirs ? Et au fond, peut-on qualifier les souvenirs de bons ou de mauvais ? Ne constituent-ils pas un fond indistinct, une préhistoire en quelque sorte avant de pouvoir se constituer en souvenirs accessibles ? Entre l'événement à jamais perdu et le souvenir constitué : pas de lien lisible, un fossé, un vide ; le lien entre l'événement et le souvenir est fait d'une continuité interrompue. Mon attachement aux sifflets à roulette pourrait alors être la marque de cette réalité subjective si décriée et quasi immorale qu'est la nostalgie ? Celle-ci ne vient-elle pas se loger dans ce hiatus discontinuité/continuité ?

Le sifflet moderne des gardiens du cimetière Montparnasse ne changera certainement pas ma vie, du moins je le suppose. Cependant, en moi, ils ont fait effraction et modifié aussi bien la continuité que la discontinuité.

Est-il possible de tordre tout à fait et définitivement le cou à la nostalgie ? Est-ce souhaitable ? N'y perdrons-nous pas... quelque chose qui nous est propre ?

Fatigué de ma journée de travail, l'esprit encore occupé de toutes ces paroles entendues, de toutes ces demandes possibles et impossibles mais dont j'avais à endosser la charge, je quittai mon bureau. Comme tous les jours, j'allai acheter *Le Monde* au kiosque le plus proche, avenue du Maine. Sur le trottoir, un adolescent bien contemporain, aux joues toutes rouges et encore imberbes, circulait en roller à vive allure, en s'époumonant dans un sifflet à roulette. Allez, me dis-je, tout n'est pas perdu.

Claude Spielmann

Août 2004

